

Patricia Le Garf

Reviens à Bréhat

Roman pour adulte

- Roger, 208 rue de Rivoli, Galerie « Le Dôme ».
- Oui, Monsieur Gérin.

La limousine blanche descendait la si célèbre avenue des Champs Elysées, avec à son bord, Erwan Gérin. Plutôt bel homme, cheveux châtain foncé, grands yeux noirs et teint légèrement buriné par le microclimat de sa chère île natale. D'allure svelte, le costume lui seyant à ravir, il avait choisi, en cette soirée printanière, un ensemble gris clair Francesco Smalto, accompagné de la chemise et des chaussures de même marque. Son regard se perdait dans les lumières de cette nuit claire ; ses pensées virevoltaient... au milieu des landes bretonnes. Il ne put s'empêcher de songer à Jean, resté à Bréhat auprès de Léontine. Déjà enfant, il rêvait de vivre toute sa vie sur cette merveilleuse île où les fleurs proliféraient, où l'air sentait bon la marée, où le calme régnait, où les pins faisaient penser à de non moins célèbres îles méridionales. Il appréciait tout particulièrement cette petite plage que Léontine lui avait fait découvrir alors qu'il n'avait que sept ans, lui contant alors les histoires de ses ancêtres. Et lui, s'imaginait aussi, un jour, donner rendez-vous à « une belle », sur cette plage reculée, connue des seuls autochtones.

- Monsieur Gérin, nous sommes arrivés.
- Merci Roger. Venez me reprendre à 20 h.

Roger savait que Monsieur Gérin ne prenait plus autant de plaisir à ces soirées mondaines, depuis la disparition de Madame Gérin. Il n'y venait que très occasionnellement et ne pouvait éviter la corvée lorsque l'invitation émanait d'Adrienne de Talmont, la femme de son meilleur ami. Non pas qu'il le lui devait, mais tout simplement qu'elle ne cessait de le harceler tant qu'elle n'obtenait pas une réponse positive.

Le soupir qu'il poussa, en sortant du véhicule, en disait long sur sa motivation. « Il va falloir donner le change. » Il y resterait une heure, puis s'éclipserait.

À l'entrée de la célèbre galerie où tout le gotha était réuni, Adrienne accueillait ses nombreux invités, en véritable maîtresse des lieux. Erwan tenta de passer inaperçu... Tout à coup, une voix aiguë et bien reconnue de ses tympanes le héla.

– Erwan, tu es venu. Je suis ravie. Mais tu as réussi à déjouer mon attention à l'entrée. Je devrais te punir !

Adrienne se mit à rire, d'un rire qui aurait pu faire vibrer le cristal des verres que l'ensemble des invités tenait. Puis elle lui glissa à l'oreille...

– Toujours aussi séduisant...

... Saisissant toutes les occasions pour le flatter et tenter de le séduire, au-delà même de la présence d'autres personnes.

– Viens que je te montre quelques unes des œuvres que j'expose. Je veux absolument avoir ton avis.

Cette jeune femme possédait cette galerie parisienne, ainsi que bien d'autres choses, son mari lui ayant laissé, à sa mort, suffisamment d'argent pour lui rendre la vie plus qu'agréable. À quarante ans, elle la croquait donc, à pleines dents, en prenant un immense plaisir à organiser de fastueuses soirées. Et comme souvent, après le lancement de l'expo du moment, un buffet dînatoire attendait les invités « triés sur le volet », aimait-elle dire, comme une suite logique.

Erwan passa en revue les différentes œuvres, au bras de son amie qui dut l'abandonner pour s'occuper de nouveaux arrivants. Car toute cette agitation, toute cette organisation était avant tout l'occasion de mettre en avant ce qui était à vendre et Adrienne excellait dans ce rôle.

Exposer de jeunes talents qu'elle avait découverts au détour de ruelles lors de ses excursions en France et à l'étranger était un challenge, même une gageure du point de vue de certains. Elle adorait parcourir le monde à la recherche d'une créativité hors norme, d'une étincelle qui rendait une toile tellement autre que ce qu'elle semblait être, qui faisait qu'une sculpture semblait prendre vie... Et le point culminant de sa quête demeurait l'instant où de créateur inconnu, l'homme était reconnu comme artiste à part entière.

Après avoir admiré quelques huiles, Erwan resta pensif devant une sculpture intitulée « l'abîme ». Cette œuvre abstraite le renvoyait à une autre époque...

Il l'avait connu l'abîme lorsque du bonheur le plus intense, il avait sombré dans une tristesse extrême à la disparition de Gwenaëlle, son épouse. Longtemps, la police avait émis des soupçons à son égard, mais lui, savait... Alors que ses pensées poursuivaient l'image de celle qui avait partagé sa vie

pendant dix ans, il entendit un son cristallin, venu d'un autre monde..., celui de la réalité.

– Que pensez-vous de cette œuvre ?

Sans voir la personne qui s'adressait à lui, il répliqua... comme à regrets.

– Stupéfiante !

S'apercevant qu'il avait répondu par automatisme, sans réellement porter attention à son interlocutrice, il reprit le fil de la discussion, sans toutefois décrocher son regard de la statue.

– Excusez-moi, j'étais ailleurs.

– Ne vous excusez pas.

Levant les yeux sur une femme élancée, à la longue chevelure brune et aux magnifiques yeux bleu persan, il resta un instant sans parler. Instant qui lui parut être une éternité... sans qu'il ne s'en lasse. Adrienne interrompit sans le savoir ce tête à tête.

– Erwan, je dois te présenter mon amie, Carole Leblond. Nous avons été élevées ensemble.

Cette réponse l'interpellait, Adrienne ne lui ayant jamais parlé de cette femme, alors qu'ils étaient si proches. Elle poursuivit :

– Carole était orpheline à sept ans et ma tante l'a élevée pendant quelques années, le temps que l'on retrouve son oncle Gilles, installé en Afrique.

Il aurait voulu en savoir plus sur cette jeune femme dont le regard intense, peu chaleureux, avait quelque chose d'étrange. Mais Adrienne emmena la jeune Carole vers d'autres amis qui arrivaient. Et lui, resta seul, face à « l'abîme ».

Enfin quelqu'un de différent à cette soirée qui ressemblait tant à toutes celles où il se devait d'aller. Sa position sociale l'obligeait, lors de ses séjours à Paris, à se rendre à ces mondanités qu'il jugeait si futiles, préférant de loin savourer un coucher de soleil sur les rochers roses de son île ou visiter quelques monuments empreints d'histoire. Et il aimait plus spécialement parcourir la Bretagne seul, au gré de ses états d'âme.

Tout à coup, la réalité lui rappela qu'il était déjà vingt deux heures. Roger l'attendait certainement... pourtant, il voulait

poursuivre la soirée, attiré par une irrésistible envie d'en apprendre plus sur l'énigmatique amie d'Adrienne.

ET ENCORE...

Perros-Guirec – Villa « Ker-Awel » – J+2

– Monsieur Pagot, j’ai découvert quelque chose de surprenant.

– De quoi s’agit-il ?

Mademoiselle Stappe avait été embauchée comme gouvernante, avec une clause toute particulière qui lui donnait droit à une majoration pécuniaire.

– Vous savez, Mademoiselle Galante, elle tient un petit journal où elle inscrit tout ce qui se passe ici. J’y ai trouvé tous les détails sur chacune des personnes présentes, tout comme sur vous. Il y a même un début d’article intitulé « Amour sous contrat ». Que dois-je faire ?

– Confisquez tout ce que vous trouverez. Elle ne va certainement pas venir se plaindre. Faites-le en fin de journée et attendez mes nouvelles instructions.

Sur la terrasse, Pauline Galante se retrouva avec Lisa Duvernois.

– Alors Pauline, que pensez-vous, en tant que journaliste politique – elle venait d’insister largement sur le mot « politique » – de la révolution qui vient de bousculer la Tunisie ? Pensez-vous que tout cela fasse tache d’huile dans le monde arabe ?

– Peut-être.

Pauline Galante n’épilogua pas plus, déstabilisant ainsi son interlocutrice qui ne comptait pas en rester là.

– Vous écrivez quels types d’articles ? Pour quel journal ?

– Vous seriez gentille de me foutre la paix sur mon métier.

– Je ne savais pas que c’était un sujet... épineux. Êtes-vous bien journaliste Pauline ou est-ce une façade pour séduire le bel Apollon de ce jeu ?

– Mêlez-vous de vos oignons et tout ira pour le mieux.

– Comme vous voudrez. Mais vous ne perdez rien pour attendre.

ET ENCORE...

Perros-Guirec – Villa « Ker Awel »

– J’ignore qui s’amuse à ça, mais c’est franchement pas sympa !

Paule pénétra dans le salon, une fois encore très en colère.

– Que t’arrive-t-il ?

– On a encore fouillé dans mes affaires.

– Tu en es sûre, au moins ?

– Non mais... vous me prenez pour une tarée ou quoi ?

– Ecoute, personne n’a dit ça, mais c’est bizarre...

– Qu’est ce qui est si bizarre ?

– Qu’on ne touche que TES affaires...

Et là, Dina, Carole et Isabelle se manifestèrent de chœur :

« Il me semblait bien que... » « Moi, j’avais cru que... »

« Pour ma part, je ne savais plus où... »

– Vous voyez bien qu’il y a quelque chose de bizarre.

– Et si la gouvernante était de mèche pour fouiller dans nos affaires ?

– On le lui demandera dès demain...

– Non, non, il vaut mieux la surveiller.

– Qui s’y colle ?

Personne ne se mit en avant.

– Bon, chacune s’y colle. On fera du mieux qu’on pourra et si l’une d’entre vous voit quoi que ce soit, elle le dit aussitôt aux autres.

Claire prenait la stratégie en mains, s’affirmant ainsi, de fait, chef du groupe, alors qu’elle avait été plutôt discrète les jours précédents.

Toutes hochèrent par l’affirmative... sauf Lisa.

– Et vous alors, rien à dire ? lui lança Marie.

– Non rien. Vous avez certainement raison mais il ne reste que deux jours... alors à quoi ça servirait ?

– Elle a pas tort ! affirma Claire.

Anna et Carole, qui en avaient échangé la veille, se regardaient, très circonspectes quant à ce plan. Elles refusaient de prendre part à tout cela, ayant mieux comme occupation... et n’ayant rien à cacher.

Elles se quittèrent toutes, se souhaitant bonne nuit.

...

– Pas mal du tout, ton entrée !

– Comment ça ? On a vraiment touché mes affaires !

Lisa attira son amie Paule dans un recoin où les caméras ne pouvaient rien filmer – du moins le pensait-elle ! – et poursuivit ce conciliabule.

– C’est moi ! Je ne te l’ai pas dit car je voulais que ta sincérité ne soit pas mise en doute.

– Mais... Mais...

Lisa posa la main sur sa bouche et susurra...

– Juste pour mettre un peu de piquant et leur casser la baraque !

ET ENCORE...

Paris

À 17 h, la sonnerie de la porte la fit sursauter. C'était un livreur.

– Mademoiselle Leblond ? Un colis pour vous. Veuillez signer ici.

– Oui. Merci.

Elle signa le reçu en s'interrogeant sur le contenu de ce grand paquet, plutôt léger. L'étiquette d'envoi « Régitour société » ne lui disait absolument rien jusqu'au moment où elle aperçut une enveloppe, et une rose blanche, déposées sur le papier de soie. Que lui envoyait-il ? Le mot disait juste « Pour que vous ne soyez pas embarrassée... Vous pouvez les garder si cela vous plaît. A ce soir. Erwan ». De quoi s'agissait-il ? Quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater deux robes... Cela était précautionneux de sa part, d'autant plus qu'elle n'avait pas grand-chose, dans sa garde-robe, qui pouvait s'apparenter à une tenue de soirée. Mais elle trouvait aussi cela déplacé. « Ose-t-il signifier que je manque de goût ou de moyens pour... ? Bon, je réglerai cela ce soir. Je ne suis pas femme à être entretenue ! Pourtant, la rose était une délicate attention. » Elle défit le reste du paquet sans précaution, impatiente. Sous le papier, elle découvrit deux superbes robes avec les chaussures assorties. L'une blanche, en soie, très vague, allait jusqu'aux chevilles ; un plastron en soie de Bagdad¹ et quelques incrustations de strass mettaient en valeur l'arrondi du décolleté. Elle était très élégante, et en même temps plutôt discrète. L'autre, en taffetas rouge, était plutôt moulante ; et alors qu'elle aurait pu paraître quelque peu aguichante, un léger voile de dentelle l'adouçissait. Carole s'empressa d'essayer les deux tenues qui lui allaient à merveille. Quelle classe ! pensa-t-elle. Elle n'arrivait pas à se décider. Elle préféra donc se doucher, se maquiller, se coiffer et ensuite attendre, en peignoir, l'heure fatidique... pour se décider à la dernière minute, en fonction de son humeur. Elle craignait tout de même que la blanche ne lui fasse un teint

¹ Soierie de luxe, brodée, ou brochée entremêlée de fils d'or et d'argent et souvent cloutée.

trop terne et que la rouge ne témoigne d'une certaine volonté à vouloir le séduire. D'ailleurs, ce choix n'était-il pas un test tout simplement ? Elle se réfugia dans sa garde-robe en sachant parfaitement qu'elle se résumait à cette petite robe noire ou cet ensemble pantalon-chemisier beige, mais rien de comparable à ces deux robes.

Elle s'allongea sur le canapé en écoutant « Le lac des cygnes » qui la submergeait d'émotions contradictoires à chaque écoute : un bien-être intérieur dont elle ferait bien son quotidien et un émoi qui ne lui laissait aucun répit. Se torturait-elle pour trouver le chemin de la sérénité tel le Prince Siegfried ? Puis, n'y tenant plus, elle prit machinalement la dernière revue « l'Art en question » et la feuilleta, sans réellement la lire. Pourtant, cet article sur le mât totémique paraissait des plus intéressants. « Le mât totémique est la forme la plus monumentale de la sculpture en bois. Il était traditionnellement fabriqué par des tribus... ». Décidément, elle n'avait pas la tête à ça ! Quelques pages plus loin, « Rétrospective des œuvres qui ont tout changé, au XV^e siècle en Italie... De Florence à Venise, de Rome à Naples, de Léonard de Vinci à Michel-Ange... La grâce, l'harmonie, l'équilibre... » NON... NON... Ce n'était plus possible. Son esprit se refusait à réfléchir à autre chose qu'au choix dualiste des deux tenues.

19 h 15, il était temps de choisir la tenue à revêtir. Était-ce un test ou pas ? ... Devait-elle lui montrer qu'elle n'était pas femme à être dirigée ? ... Et s'il voulait tout simplement être courtois ? Rejeter ce cadeau le mettrait peut-être mal à l'aise..., s'il était homme à se laisser mettre dans une situation indélicate... et elle ne le pensait pas.

L'heure tournait ; il fallait prendre une décision. « Oui, mais laquelle ? »

19 h 20, décision toujours en suspens.

19 h 25, il fallait se décider.

19 h 30, l'interphone bipa.

– Bonjour, c'est vous ?

– Oui, êtes-vous prête ?

– Euh... presque, oui. J'arrive.

Finalement, elle opta pour SA solution. Petite robe noire simple et chaussures de velours assorties, la seule tenue digne

de sorties haut de gamme, en attente dans sa penderie. D'ailleurs elle espérait qu'il ne remarquerait pas que c'était la même tenue que celle qu'elle portait lors du cocktail. Et même s'il s'en apercevait, elle s'en moquait. En descendant l'escalier, elle regretta presque son choix. Elle se surprit à vouloir éblouir, même émoustiller cet homme qu'elle ne connaissait pas. Ce sentiment était nouveau pour elle, et la mettait un peu mal à l'aise.

Il était là, devant la porte du hall, une rose blanche entre les mains qu'il lui offrit tout en la complimentant sur sa tenue. Le pensait-il ou se moquait-il ? Le chauffeur eut pour mission de les conduire à l'hôtel Crillon ; il avait réservé à l'Ambassadeur. Là, c'est sûr, la robe blanche eut été plus d'actualité. Elle tâcherait de ne pas trop se faire remarquer. La table réservée se trouvait dans un angle opposé à l'entrée, cachée du regard de la plupart des autres tables. Mais il fallait traverser toute la salle, pleine à craquer... Ce restaurant fort sélect ne désemplissait pas aux dires d'Erwan Gérin. Les visages la fixèrent, aimables ; elle ignorait si cela était bon ou mauvais signe et elle ne pouvait pas le lui demander, faute d'avoir l'air complètement idiote.

Aussitôt installés, le chef de rang alluma le photophore et déposa deux coupes de champagne. Tout avait été, à priori, orchestré. Elle ne pouvait donc que se laisser guider. D'ailleurs, il lui annonça très rapidement qu'il avait pris les devants concernant le menu avec fruits de mer, poissons et des petits légumes. Tout ce qu'elle aimait. Mystère quant à ces choix. Les amuse-bouches fort raffinés, déposés dans leurs assiettes, ne remportaient pas de succès pour l'instant. Ils s'observaient. À les voir ainsi, on aurait pu imaginer la ronde nuptiale de certains oiseaux, au printemps. Il ne voulait pas briser la glace ; non pas par crainte, mais simplement pour jouer un peu avec elle. Il voulait la tester, l'acculer même, et ne pas lui faciliter la soirée, sans savoir pour quelle raison il agissait ainsi.

Elle prit l'initiative.

– J'ai préféré ne pas mettre l'une des tenues que vous m'avez envoyées. Elles sont superbes mais j'ai craint que cela soit un jeu.

– Ah bon. Et maintenant qu'en pensez-vous ?

– Je ne sais pas.

Elle pensait qu'en lançant la première phrase, une conversation s'ensuivrait mais elle se trompait. Elle avait émis des doutes sur ses intentions et il ne réagissait pas... Après l'avoir laissée patienter, après l'avoir jaugée, il reprit :

– Je pense que vous vous interrogez sur l'envoi de ces robes. Il est vrai que le choix était intentionnel. La blanche est plutôt discrète tout en étant de bonne facture mais la rouge est quelque peu affriolante. C'est vrai, je voulais voir laquelle vous mettriez mais je constate que vous êtes pleine de ressource.

À ces paroles, elle rougit de se savoir ainsi étudiée, comptant aussi avec un soupçon de colère qui commençait à bouillonner. Elle avait, à cet instant, envie de détalé. Dans quelle galère s'était-elle mise ?

– Rassurez-vous. Vous êtes ravissante ainsi. D'ailleurs, cette tenue que vous portiez lors du cocktail, rehausse la couleur de vos yeux.

« C'en était trop. Quel mufle. »

– Et ça ne vous dérange pas trop.... d'être... comment dire.... un peu rustre, là, à cet instant ?

Il laissa quelques secondes interminables s'écouler, tout en dégustant deux amuse-bouches, la scrutant par instants...

– Vous devriez les goûter. De pures merveilles... Tout comme vous. Tenez, prenez celui-ci, sous une carapace un peu croquante, vous trouvez un coulis des plus fondants. A première vue, on n'osait pas imaginer cela. Et cet autre, qui, au contraire, paraît très appétissant et vous laisse malgré tout, un léger goût acidulé en bouche. C'est comme avec certains humains...

Il attendit un moment pour vérifier si l'allusion lancée allait la faire réagir, mais elle conserva une attitude distante.

– Comme je le disais à l'instant, de pures merveilles. Vous savez Carole... Je peux vous appeler Carole ?

N'objectant pas, il prit son attitude pour une affirmation, laissant ses paroles quelque peu attendre, comme pour lui signifier qu'il souhaitait sa plus grande attention.

– Dans la vie, il faut savoir prendre du plaisir, là où il se trouve.